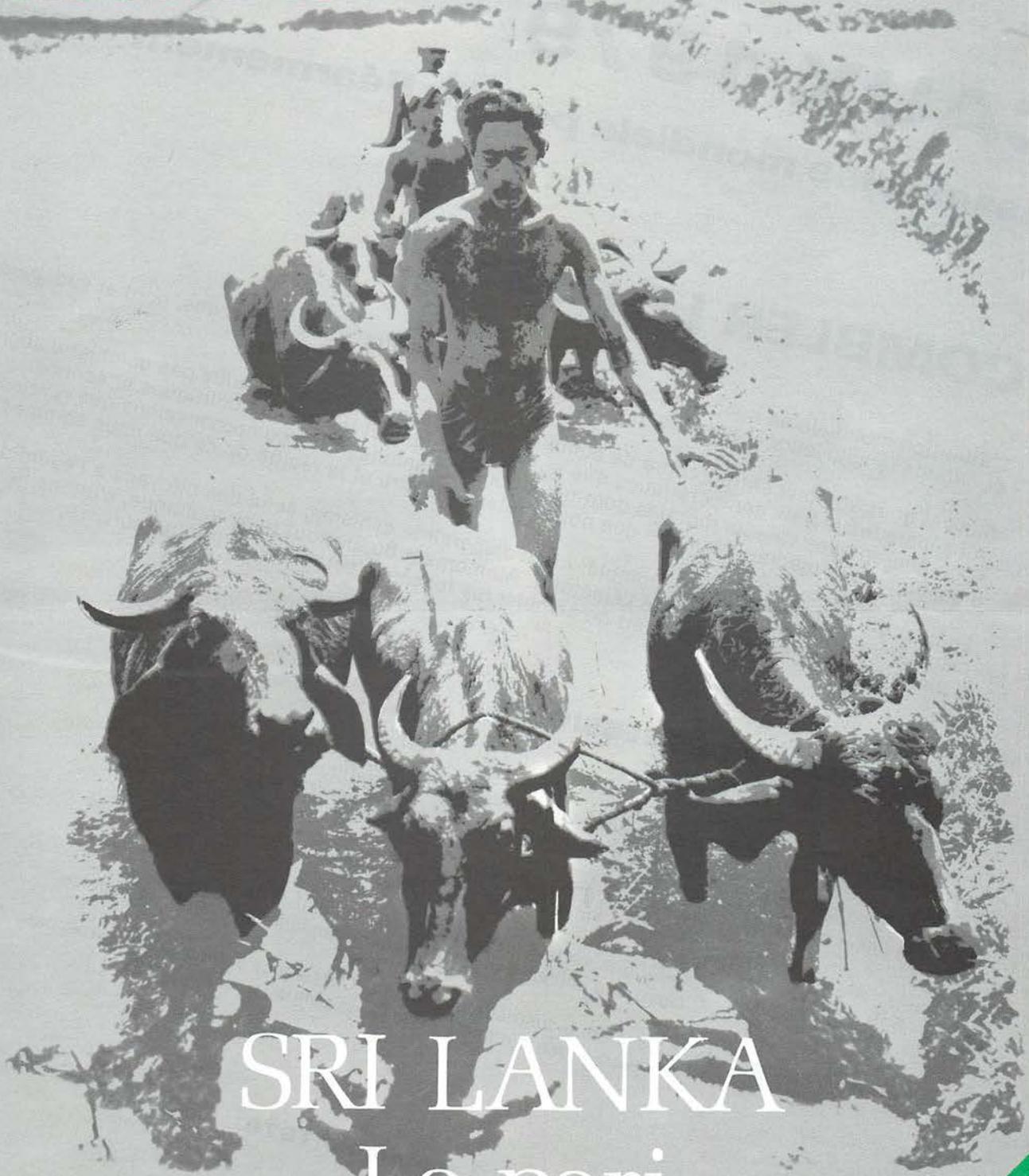


TRIBUNE DE GAUX



SRI LANKA Le pari communautaire

CAUX 1979

Assemblée mondiale pour le Réarmement moral

COMBLER LE FOSSÉ

L'attention mondiale se concentre sur les fossés existant entre riches et pauvres, nord et sud, parents et enfants, employeurs et salariés, noirs et blancs...

Mais si nous voulons entreprendre de combler de tels fossés, ne devons-nous pas combler d'abord celui qui sépare les idéaux démocratiques que nous proclamons et les mœurs politiques et économiques que nous tolérons, les valeurs morales dont nous nous réclameons et les compromissions que révèlent quotidiennement les médias, l'homme que nous prétendons être et la réalité de ce que nous sommes ?

En chacun, ce fossé peut être comblé. Alors disparaît le cynisme, celui des citoyens à l'égard des élus, celui des dirigeants à l'égard de l'électorat. Au moment où, partout dans le monde, s'intensifient polarisations et divisions, maîtriser l'art de combler les fossés, c'est maîtriser l'art de survivre.

CALENDRIER DES SESSIONS

- 14-24 juillet:** Le Réarmement moral — Théorie et pratique.
Dix jours de formation pour toutes les générations.
- 26 juillet-2 août:** La Famille, nous y croyons.
Session à l'intention des familles.
- 5-19 août:** Créer une société juste et altruiste, le combat de chacun.
Quinzaine animée par une délégation anglaise, écossaise et galloise.
- 29 août-3 septembre:** La société industrielle et l'homme. Conférence s'adressant aux responsables de l'industrie, des syndicats et de la vie politique.

Du samedi 14 juillet au lundi 3 septembre 1979

Renseignements et inscriptions:
Secrétariat des conférences, Mountain House,
CH 1824 Caux - Suisse
Tél. (021) 61 42 41, télex 24 278

L'Iran et l'Occident

Pardelà ses péripéties aux multiples aspects, la révolution iranienne pose de graves questions à nos esprits d'Occidentaux. Qu'ont vu en nous les Iraniens, au cours de ces années de contacts intenses «au niveau des affaires»? Sont-ils, à l'instar d'un chroniqueur du *Journal de Genève*, arrivés à la conclusion que, pour nous, «l'état de la civilisation se mesure à celui du marché, que la Vérité sort des puits de pétrole et que le sens de la vie repose dans les gisements d'uranium?»

Pour Peter Everington, un Anglais qui connaît bien ce pays et s'exprime dans *New World News*, «le dilemme des Iraniens a toujours été, soit de rejeter au nom de l'Islam toute influence euro-américaine, soit au contraire de se rapprocher des nations occidentales dans l'espoir de les battre à leur propre jeu». Selon lui, les Iraniens ont souvent été tentés d'accepter les pots-de-vin du plus

offrant, «tout en rêvant du jour où ils pourraient imposer la suprématie de leurs propres intérêts». Beaucoup d'Occidentaux, note-t-il, ont préféré le gain rapide au renforcement de l'intégrité d'une nation. Et il

Les Suisses et le nucléaire

Par un vote serré, le peuple suisse a gardé ouverte l'option nucléaire. Cette source d'énergie fournit déjà 20% de l'électricité produite en Suisse. Mais «le principe aussi peu de centrales nucléaires que possible va continuer à diriger nos décisions», a déclaré au soir du scrutin le ministre de l'Énergie, M. Willi Ritschard.

Un élément a fait cruellement défaut au cours du débat, par ailleurs intense et intéressant, qui a précédé le vote: l'avenir de notre planète et l'uti-

conclut: «Ne serait-il pas temps que nous apprenions à apprécier les Iraniens pour eux-mêmes et en fonction du destin de leur nation?» Alors, pense-t-il, le verset du Coran que lui cita un religieux iranien, au terme de longues et laborieuses heures d'entretien, prendra sa signification: *Si ceux qui se disent croyants pratiquent l'honnêteté, Dieu dans sa bonté mettra dans leur cœur de l'affection les uns pour les autres.*

l'intelligence qui leur a permis de découvrir une nouvelle source d'énergie, on peut penser qu'il saura leur donner aussi celle de s'en servir à bon escient.

Car tel est bien, en fin de compte, le défi lancé aux technocrates qui ne prennent le plus souvent en considération que les paramètres économiques. Mais c'est aussi le défi lancé aux écologistes, parmi lesquels un certain nombre d'ecclésiastiques affolés dont le langage fait parfois penser à celui que devaient tenir les prédicateurs du Moyen Âge lors de la peste noire.

Voilà un domaine qu'il nous faut explorer avec toute la vigueur nécessaire. Car, selon le mot d'un professeur genevois, «les Occidentaux parlent jour et nuit d'énergie, mais il ne s'agit jamais de celle qui se puise aux sources d'une vision intérieure qui leur fait tragiquement défaut».

lisation de ses ressources énergétiques doivent être considérés en fonction d'une dimension que l'on ne mentionne pas habituellement: celle du *plan de Dieu*.

Si Dieu a donné aux savants

Des enfants sans rides

«Qu'est-ce qui vous différencie de vos parents?» demandait le reporter à une fillette de onze ans. Réponse: «L'imagination. Nos parents n'en ont plus. Nous, nous en avons.»

Eh bien, non! Les témoignages d'enfants que nous ont servis les *Dossiers de l'écran* le 6 février sous formes d'interviews télévisées de sept familles n'ont montré que des vieillards en socquettes qui n'ont plus rien à apprendre, n'imaginent plus rien, ne se réjouissent de rien parce qu'à leurs yeux blasés plus rien ne peut changer chez leurs parents, en eux-mêmes et dans leur vie de famille. L'un de ces gosses envisageait même froidement le suicide. Les jeux sont faits, les dés sont pipés.

Seuls rescapés de ce morne spectacle — une famille sur sept — six frères et sœurs qui regorgeaient de vie, de foi, d'espoir et de chaleur humaine.

Des enfants sans rides. Quel contraste!

La réalité présentée par Antenne 2, si vraiment il faut croire que c'est là la réalité, confère une actualité vitale à la «conférence des familles» qui se déroulera à Caux du 26 juillet au 2 août et qui suscite déjà beaucoup d'intérêt.

Notre rôle n'est pas de former des enfants sages et respectueux, mais des familles où les conflits s'assument jusqu'à leur solution, où les amertumes se guérissent et où la vie renaît sans cesse du dedans pour déborder au-dehors.

Méridien

Spectateur ?

Curieux de savoir en quoi l'Holocauste a pu provoquer une telle prise de conscience en Allemagne, j'en ai suivi la première partie à la Télévision française. Bien que j'aie trouvé le film très moyen sur le plan artistique, je l'ai regardé avec intérêt. Tout à coup, je ne me rappelle plus à quel moment, j'ai été bouleversé en pensant à toute cette génération d'Allemands de mon âge obligés de s'identifier d'une façon ou d'une autre à ce qui s'est passé. Pour la première fois, je mesure ce que cela doit coûter, surtout quand on n'a été qu'un spectateur impuissant et je me demande ce qui se serait passé si j'étais né une demi-douzaine de kilomètres plus à l'est: aurais-je été un de ces jeunes soldats observant impassible la fin atroce de toute une communauté juive? Plus de place pour ma propre justice si typiquement suisse; l'Holocauste en a balayé, j'espère, les derniers restes et je me suis mis à genoux pour prier.

Werner Stauffacher

PHOTOS: Australian Information Service: p. 12; CIRIC: pp. 1 et 7; Mayor: p. 12; Ministère de l'Information et du Tourisme de Sri Lanka: pp. 5 et 6.

Lettre de Lorraine

Yutz, le 15 février 1979. — Au moment où j'écris ces lignes, nous sommes à la veille d'une grève de 24 heures dans la sidérurgie. Demain, routes et voies ferrées seront barrées, certains postes frontières bloqués par les grévistes, des opérations «ville morte» se dérouleront et l'enseignement dans les écoles sera prodigué ou non selon les décisions syndicales. Depuis six semaines, la mobilisation des esprits s'accroît et les actions les plus spectaculaires attirent l'attention de la nation sur la Lorraine: dépôt de 40000 signatures et lettres reçues au *Républicain lorrain* dans le cadre de la campagne «Défendons la Lorraine», déversement sur la voie ferrée de wagons de minerai d'importation, etc. Mais nous n'oublions pas que d'autres régions de France traversent une phase difficile.

La face cachée de la crise

L'application du deuxième plan acier, en préparation depuis mars 1978, a fait l'effet d'un coup d'assommoir; la population et ses élus ont été surpris par l'ampleur des suppressions d'emplois dans des délais très courts. On en est au troisième plan de restructuration de la sidérurgie lorraine et il est bon de rappeler ici qu'en quatorze ans les effectifs auront été diminués de moitié.

Comme le dit un sénateur-maire de la Moselle, c'est la «face visible de la crise, mais il y a la face cachée, qui en est le coût social». Un médecin du travail, Jacques Délivré, le décrit dans un article du journal régional: «Au travers du travail qui apporte le pain, transparait le besoin de croire en quelque chose, de participer à une œuvre collective, d'acquiescer des responsabilités. En un mot, un homme face à son épanouissement dans une région où il est né, où il vit et veut vivre... Dès les premières restructurations annoncées au milieu de 1976, le nombre de consultations spontanées a augmenté dans des proportions sensibles.» Le président du syndicat des médecins de Meurthe-et-Moselle Nord palpe la crise comme une mauvaise tumeur: «La politique, on s'en moque, dit-il, mais nous entrons tous les jours dans les familles ... Si

on continue en haut-lieu à laisser des gens dans l'incertitude de leur avenir, on va assister à une catastrophe médicale; la déprime et l'insomnie en sont certains signes, avec l'anxiété qui gagne même les enfants.»

Terre de frontière, terre d'échange

Beaucoup de banderoles font leur apparition; sur l'une d'elles on peut lire: «Vivre et travailler au pays». Une telle phrase reflète bien le poids de l'histoire et l'attachement du Lorrain à sa terre; une terre de frontière mais que la crise pourrait transformer en une terre d'échange entre pays voisins.

Un nouvel élan semble être pris dans cette perspective. Côté travailleurs, les sidérurgistes français, luxembourgeois et belges intensifient la concertation pour maintenir en état un outil de travail. Cet outil, d'ailleurs, a bénéficié, en Lorraine, d'un investissement de quatre milliards de francs pour la construction d'une aciérie et d'une coulée continue. Mais ces installations hautement automatisées ne créent pas d'emplois.

Côté élus et industriels, ensuite: le président du groupement pour l'expansion de Thionville a déclaré à une réunion de l'I.R.I. (Institut pour la coopération régionale dans le triangle lourd Sarre-Lorraine-Luxembourg): «Il s'agit pour nous de démarrer un processus de contacts transfrontaliers avec l'objectif d'apprendre à travailler ensemble ... Il y a des entreprises qui ont intérêt à s'associer sous une forme ou une autre avec une entreprise qui se trouve de l'autre côté de la frontière. L'association de deux ou trois entreprises avec une structure transfrontalière peut leur procurer un dynamisme nouveau.»

Côté Eglise, aussi: on n'oublie pas que Thionville a été jusqu'au XVII^e siècle luxembourgeoise et espagnole, et que Trèves était la métropole religieuse des Trois Evêchés jusqu'au Concordat. Les évêques de Metz, Trèves et Luxembourg, dans un communiqué, soulignent qu'il faut «inventer un nouveau style de décision et de vie

commune ... Changer de vie, afin que d'autres puissent vivre ... L'homme est le gestionnaire de l'œuvre de Dieu et Dieu est amour. L'homme est appelé à devenir amour, mais il n'y a pas d'amour sans liberté.»

On peut ajouter cette petite phrase du ministre-président de la Sarre qui, informé d'un projet d'usine favorisant la Lorraine plutôt que son Land, a dit: «Ce qui est bon pour la Lorraine est aussi bon pour la Sarre, car nous ne formons qu'une seule région.»

A court d'idées?

La révolte gronde en Lorraine, oui. Mais il faut vivre dans les cités usinières pour en comprendre la cause. J'étais l'autre jour à une réunion du comité d'action coordonnant les initiatives de toutes les associations et syndicats d'une de ces villes. On sentait l'inquiétude, l'incertitude, le poids d'une information donnée au compte-goutte. Sur les lieux de travail, cette incertitude amène chacun à essayer de vouloir sauver sa peau; l'atmosphère se détériore, me disent des camarades. Pendant des décennies, le rythme des usines a marqué la vie quotidienne de ces hommes et de ces femmes: la poussière des usines se dépose partout, l'odeur des usines pénètre les foyers si méticuleusement entretenus par les mères de famille. «Il existe une solidarité dans notre bassin», me dit un mineur. On a de la peine à croire aux mutations si rapides de l'économie, à s'adapter aux nouvelles conditions. Le Conseil général de la Moselle a voté une motion, en janvier, demandant «qu'il soit sursis dans les entreprises sidérurgiques à toute mesure de licenciement avant que la création des nouveaux emplois envisagés soit effective et opérationnelle». De son côté, le président de l'U.P.I.M. (Union patronale des Industrie de la Moselle) pense que des aménagements fiscaux permettraient aux P.M.E. existantes de créer bon nombre d'emplois.

Suite page 15

SRI LANKA

Le pari communautaire

Sri Lanka, «l'île resplendissante», est peut-être plus connue des Européens sous son ancien nom, Ceylan. Située tout à la pointe sud de l'Inde, elle compte treize millions d'habitants pour une superficie égale à une fois et demie celle de la Suisse. C'est une république indépendante et, comme l'Inde, un des rares pays d'Asie qui puisse se vanter d'être une démocratie.

Il y a un an et demi, le pays a changé de constitution et adopté le système présidentiel du type français, avec à sa tête M. J.R. Jayewardene. Après les années de régime autoritaire imposé par M^{me} Bandaranaike, l'ancien premier ministre, les nouvelles libertés accordées par le gouvernement ont été accueillies avec soulagement.

Parallèlement à ce changement politique, l'économie a repris son essor, grâce à une grande libéralisation et à la levée des restrictions qui avaient été imposées au secteur privé.

L'agriculture représente près du tiers du pro-

par Eliane Maillefer

M^{lle} Maillefer a participé récemment à Sri Lanka à une action du Réarmement moral dont nous publions en page 13 un bref compte rendu.

duit national du pays. La récolte de riz, qui a considérablement augmenté durant les années 77 et 78, a permis de réduire l'importation de cette denrée et d'améliorer le niveau de vie des populations rurales; celles-ci sont devenues à leur tour consommatrices de produits jusque-là réservés aux citadins. Le thé, le caoutchouc et la noix de coco représentent les principales cultures d'exportation et apportent au pays près de 75% de ses revenus extérieurs.

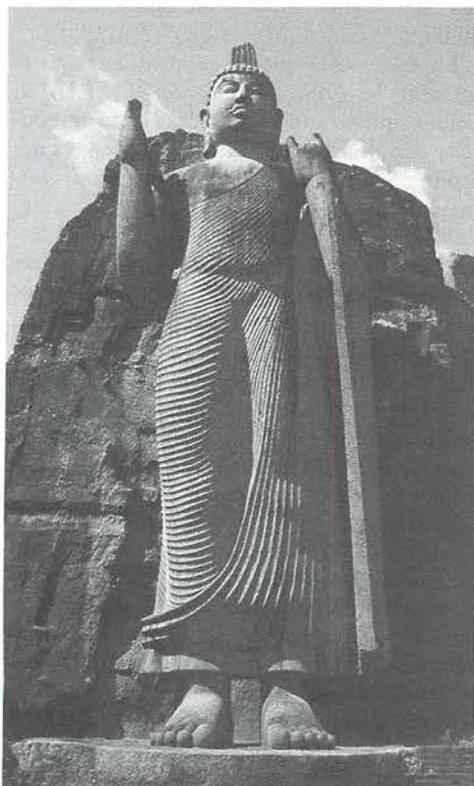
Avec la libéralisation des importations, les industries locales ont pu augmenter leur production. Les salaires s'améliorent, mais pas assez encore pour retenir les milliers de Cinghalais qui, comme beaucoup d'Indiens, vont travailler dans les pays du golfe Persique où ils sont payés jusqu'à dix fois plus que dans leur propre pays. Ainsi Sri Lanka manque maintenant de menuisiers, d'électriciens, de plombiers et d'autres artisans.

Participation populaire

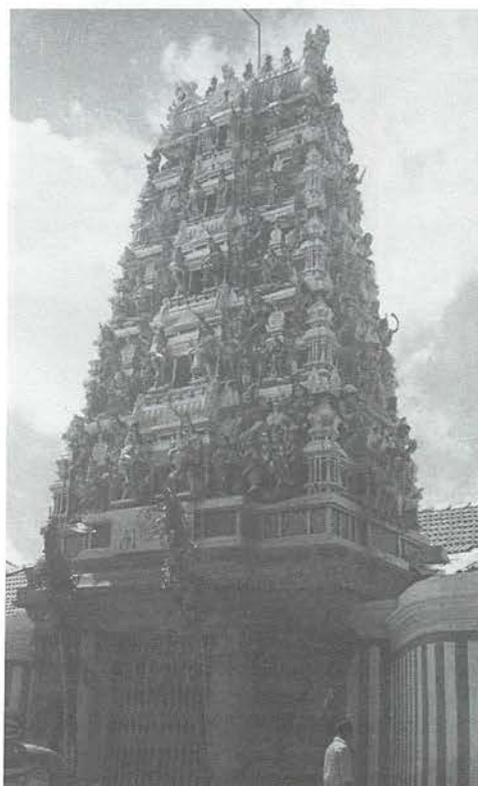
On ne peut manquer d'être impressionné par le dynamisme de certaines initiatives qui ont pour objectif le développement du pays. Parmi celles-ci, l'une est gouvernementale et pleine de promesses. Il s'agit du projet de développement et d'utilisation de la rivière Mahaweli, qui prend sa source au centre du pays et se jette au nord-est dans la baie du Bengale. La région qu'elle traverse est une zone de sécheresse. En 1970, d'ambitieux travaux avaient commencé qui auraient assuré l'irrigation de 365000 hectares de terres et rendu possible une énorme production d'électricité. Le seul défaut du projet était la durée de sa réalisation: trente ans au minimum. Le gouvernement actuel, soucieux de développer les régions rurales en toute hâte,

a modifié le projet pour le ramener à une durée de réalisation de six ans. Ce sont maintenant 162000 hectares qui seront irrigués et permettront de doubler la production de riz, ce qui répondra alors aux besoins du pays. Les travaux sont déjà bien avancés, et procurent du travail à des milliers de chômeurs. Le gouvernement a aussi fait appel à la participation populaire, afin que chacun soit conscient de sa part de responsabilité dans la réalisation du projet.

L'idée de participation semble être le dénominateur commun de diverses initiatives gouvernementales et privées. La plus grande organisation non gouvernementale de développement économique et social est le *Sarvodaya Shramadana*. *Sarvodaya* signifie «réveil de tous» et *Shramadana* «partage du travail». Ce mouvement, qui a commencé dans les années cinquante, puisa son inspiration dans les théories du mahatma Gandhi. Il s'est développé en se basant plus précisément sur la philosophie et



A Sri Lanka se côtoient deux religions principales: à gauche, une statue du Bouddha, à droite, un temple hindou.





Les deux artisans de l'essor que connaît actuellement Sri Lanka: J.R. Jayewardene (ci-dessus), président de la République, et R. Premadasa (ci-dessous), premier ministre.



la culture bouddhiques qui sont familières aux Cinghalais.

L'objectif du *Sarvodaya* est de promouvoir un développement économique et social qui parte de la base, c'est-à-dire de chaque individu, en commençant dans les villages. Mais la condition *sine qua non* à ce développement est le sens de responsabilité qui doit être inculqué à chacun. Une des leçons essentielles que les responsables du mouvement ont apprises est

l'importance des facteurs non-économiques dans la réalisation de leur programme. Ainsi, le développement porte sur tous les aspects de la vie d'un village. La vie est centrée sur les «réunions familiales», au cours desquelles les problèmes sont discutés et qui sont aussi l'occasion de méditations, de prières en commun, de danses et de chants traditionnels où chacun puise l'inspiration nécessaire pour persévérer dans sa tâche.

Orchidées

Le programme débute de la manière suivante: le village choisi organise un camp qui durera en général de deux à quatre semaines. Mais on explique d'abord aux villageois en quoi consiste le *Sarvodaya* et on ne leur cache pas le fait qu'accepter ce mode de développement nécessite des sacrifices et une certaine discipline. Si les villageois acceptent, alors seulement on ira de l'avant. Des volontaires sont réunis dans tout le pays (étudiants, professeurs, etc.). Ils subissent une rapide formation. Le jour «J», ils se retrouvent dans le village en question et participent avec ses habitants à la cérémonie d'ouverture: on chante, on danse, on parle de la vie et de l'histoire du village et de ses besoins. Chacun participe à la discussion, sans qu'il y ait ni enseignants ni enseignés. Le lendemain commence le travail pratique: construction d'une route, d'un canal ou d'un réservoir. Mais ces travaux ne sont pas l'objectif primordial du camp. C'est la création d'une vie communautaire qui reste la préoccupation première des organisateurs. Ainsi, on se retrouve chaque jour pendant quatre heures réparties en trois réunions. A la fin du camp, les volontaires repartent et on choisit parmi les jeunes du village ceux qui désirent faire des apprentissages dans les centres de formation du *Sarvodaya*. Quand ils ont terminé leur stage, ces jeunes retournent dans leur village pour aider à son développement. Des volontaires permanents rendent visite régulièrement aux villageois pour les aider à continuer la tâche entreprise et faire le lien avec les diverses associations qui peuvent accorder une aide financière à la réalisation de tel ou tel projet.

Il y a 23 000 villages à Sri Lanka. Le *Sarvodaya* s'est fixé comme objectif d'en amener 1 000 à un développement autonome. Pour le moment, leur action s'est étendue à 961 d'entre eux.

En sillonnant le pays, on découvre d'autres entreprises du même genre, de moindre envergure mais originales et efficaces. Ainsi, près de Kandy, dans le centre du pays, une association chrétienne a entrepris de reconstruire des logements décents pour des villageois. En même temps qu'ils prennent possession de leur mai-

son, ceux-ci reçoivent des plants d'orchidées qu'ils cultiveront et que l'association se chargera de vendre.

Tamouls et Cinghalais

Mais toutes ces réalisations ne doivent pas faire oublier une réalité très concrète avec laquelle le pays doit vivre: celle de la minorité tamoule. Les Tamouls habitent surtout, au nord, la ville de Jaffna et son district ainsi que les régions côtières de l'est, bien que bon nombre d'entre eux vivent éparpillés dans le reste du pays. Ils représentent 20% de la population et pratiquent surtout les religions hindoue et chrétienne, alors que la majorité cinghalaise est bouddhiste. Trois cinquièmes des Tamouls affirment être les descendants des premiers habitants de l'île. On peut trouver des références à un royaume tamoul au III^e siècle avant Jésus-Christ. Les autres ont été amenés du sud de l'Inde par les Anglais pour travailler dans les plantations de thé. Ce sont les Anglais, d'ailleurs, qui, en 1833, ont imposé l'unification du pays. Pendant longtemps, les relations entre communautés sont restées relativement bonnes. Cinghalais et Tamouls retrouvaient à tout moment leur unité contre l'ennemi commun: le colonisateur. En 1948, le pays devenait indépendant. C'est en 1956 que la situation s'est vraiment détériorée. L'époux de M^{me} Bandaranaike faisait alors sa campagne électorale en préconisant un Etat purement cinghalais. Il fut élu et devint premier ministre. Le cinghalais devint la seule langue officielle du pays.

En 1972, les Tamouls décident de s'unir et forment le *Front unifié tamoul* (T.U.F.). Celui-ci propose des amendements à la nouvelle constitution afin d'assurer le respect des droits de la minorité. Le gouvernement, soucieux de préserver l'unité du pays, les refuse. En 1976, le T.U.F. devient le T.U.L.F., «Front unifié de libération tamoul». Les leaders ne veulent plus de concessions. Selon leur manifeste, «la restauration et la reconstitution de l'Etat tamoul libre, souverain et séculier, basé sur le droit à l'autodétermination inhérent à chaque nation, sont devenus inévitables afin de sauvegarder l'existence même de la nation tamoule dans le pays». En d'autres termes, les Tamouls veulent retourner à l'état de fait qui existait avant l'arrivée des Britanniques.

Aujourd'hui, la situation est tendue. Les Cinghalais pensent que si les problèmes de chômage sont résolus, les Tamouls seront satisfaits. Il y a en effet un million et demi de chômeurs et les séparatistes les plus militants sont de jeunes universitaires tamouls qui ne trouvent pas d'emploi. D'autres pensent aussi qu'il ne faut pas accorder trop de publicité aux revendications de la minorité, pour ne pas aug-



La cueillette du thé près de Kandy.



Le marché de la viande à Colombo.

menter le clivage entre les communautés. La presse, presque entièrement entre les mains du gouvernement, doit exercer une auto-censure qui ne fait que renforcer l'amertume des Tamouls. La méfiance et la peur règnent : chez les Cinghalais, on se méfie de cette minorité qui manie les chiffres avec aisance, a le sens des affaires et se retrouve à tous les échelons de l'administration. Les Tamouls ont peur des Cinghalais, surtout depuis la « Quinzaine noire » d'août 1977, où, sous un prétexte futile, des bagarres avaient éclaté à Jaffna et s'étaient étendues à tout le pays, faisant plus d'une centaine de morts. Plusieurs Tamouls de Colombo, ne se sentant plus en sécurité dans la capitale, sont allés s'installer à Jaffna, acceptant de ce fait un niveau de vie moins élevé.

Dans cette ville, on est d'emblée saisi par l'ampleur de l'amertume des Tamouls. Il n'est question que de leur problème. Le nouveau gouvernement a pourtant grandement assoupli le régime linguistique en faisant du tamoul, du cinghalais et de l'anglais les trois langues nationales. Mais les revendications des Tamouls, séparatistes ou non, demeurent bien précises. L'une porte sur le système de recrutement des universités. Les Tamouls ont un don particulier pour les branches scientifiques et ont toujours fourni la majorité des étudiants des facultés de médecine et des écoles d'ingénieurs. Pour les contrecarrer, le gouvernement de M^{me} Bandaranaike avait introduit la « standardisation », système qui exigeait des Tamouls, dans les branches scientifiques, des résultats supérieurs à ceux des Cinghalais pour être admis à l'université. Ce système a été aboli, mais remplacé par un autre qui ne satisfait guère plus : 30 % des candidats sont admis sur la base de leurs résultats, 55 % en fonction du district d'où ils viennent et 15 % des places

sont réservées aux habitants des régions défavorisées. La répartition des districts géographiques est telle que les Tamouls se trouvent lésés. Une autre cause d'anxiété pour eux est la « colonisation » de leurs régions par les Cinghalais. Le gouvernement donne en effet des terres et de l'argent aux Cinghalais qui désirent s'installer dans les districts tamouls. Ces derniers craignent de devenir minoritaires sur leur propre terrain.

La présence de forces de police cinghalaises ne parlant pas tamoul n'est pas faite pour arranger les choses. Et la minorité se plaint que deux ministres seulement sur vingt-quatre sont issus de leur communauté.

Lueurs d'espoir

Cet Etat séparé que souhaitent les Tamouls est-il viable ? Ils affirment que oui et comptent beaucoup sur les possibilités de développement du port de Trincomalee, à l'est du pays. C'est précisément la manière dont ce port serait utilisé qui inquiète le gouvernement de Colombo. Les grandes puissances y auront-elles accès, mettant ainsi en péril l'équilibre stratégique de l'océan Indien ? Le manifeste du T.U.L.F. affirme que, le cas échéant, sa politique serait le « socialisme scientifique ». « Les moyens de production et de distribution seraient dans les mains de l'Etat ou contrôlés par lui. » Sa politique serait aussi celle du non-alignement, mais sur le plan international, l'Etat socialiste Tamoul Ealam « apporterait son soutien aux forces anti-impérialistes et aux mouvements de libération démocratique ». D'autre part, la rumeur se répand que de jeunes Tamouls étudiant à l'étranger vont s'entraîner à Cuba dans l'art de la guérilla.

Plusieurs de mes interlocuteurs, Tamouls ou non, sont d'avis que les leaders du T.U.L.F. sont embarrassés d'avoir adopté des positions si extrêmes. Mais ils sont probablement tenus à ces promesses par la jeunesse tamoule qui ne veut pas de compromis.

On reste perplexe devant une telle situation. D'où viendra la solution ? Les exemples d'autonomie accordée au Jura suisse ou au Tyrol du Sud intriguent les Tamouls et les Suisses sont souvent questionnés sur leur fédéralisme. Mais un système qui a fait ses preuves dans un pays ne marchera pas nécessairement à l'autre bout du monde, sur une île où les conditions de base sont différentes.

Des lueurs d'espoir jaillissent de temps à autre, quand des hommes décident de ne pas se conformer à l'atmosphère par des gestes individuels. L'un d'entre eux est M. Fernando, le représentant du gouvernement à Jaffna. Il est Cinghalais, bien sûr. Tous les fonctionnaires qui sont envoyés à Jaffna considèrent comme une punition d'être nommés en pays tamoul et le font sentir à leur entourage. M. Fernando a décidé de ne pas céder à cette tentation. Il a su s'identifier à la population et s'est gagné l'estime et la sympathie de nombreux Tamouls. Ainsi, lorsque sa mère âgée et malade a dû être emmenée à l'hôpital, il a été tenté de la faire transporter à Colombo. Puis il s'est ravisé et a décidé de la faire admettre dans un hôpital local, où elle serait entre les mains de médecins tamouls. Elle est décédée dans cet hôpital et a été enterrée dans un cimetière de Jaffna. Ce simple geste de M. Fernando a fait plus pour gagner la confiance des Tamouls que n'importe quel discours sur l'unité et la compréhension.

Le Réarmement moral pour quoi faire ?

par Jean-Jacques Odier

Soumis, il y a quelques jours, aux interrogations pertinentes et intrigues d'un groupe de jeunes d'une paroisse lyonnaise, j'ai mesuré une fois de plus combien il est difficile de donner, en quelques traits, une juste image du Réarmement moral. Et pourtant, il le faut. D'où les réflexions qui suivent.

«J'en apprend tous les jours sur le Réarmement moral», disait Frank Buchman vers la fin de sa vie.

L'humilité de celui auquel nous devons entièrement ce qu'est aujourd'hui le Réarmement moral nous fait entrevoir à quoi nous avons à faire: non pas à une doctrine toute faite, corsetée dans une organisation rigide, mais à un état d'esprit, à des idées simples qui doivent se réinventer constamment dans leur forme au gré des nécessités et dans une recherche toujours renouvelée de la volonté de Dieu.

A peine croyez-vous avoir compris ce qu'est le Réarmement moral, l'avoir catalogué, étiqueté, qu'il réapparaît ailleurs, autrement, sous des formes inattendues.

Oui, il a surgi d'une authentique révélation de la Croix dans la vie d'un pasteur luthérien. Mais des milliers d'hindous, de musulmans, de bouddhistes et d'agnostiques — aussi bien que des catholiques, des orthodoxes et des protestants — se sont sentis en totale communion avec Frank Buchman et ceux qu'il a entraînés dans son sillage.

Oui, il est né dans l'Occident bourgeois, mais des communistes sincères, forgés au creuset de la résistance à l'hitlérisme, ou des étudiants gauchistes de mai 68 y ont trouvé un prolongement naturel de leur quête de justice.

Oui, il repose sur les décisions morales et spirituelles prises au plus profond de l'âme et de la volonté, mais il étend son champ d'action jusqu'à la réconciliation des peuples; il y a là ce que Gabriel Marcel aimait à appeler «une surprenante conjonction du mondial et de l'intime».

Une troisième voie

Si les croyants de notre époque vivaient tous profondément leur foi, si leurs efforts convergeaient dans une ardente volonté de refonte spirituelle de notre globe, le

Réarmement moral, bien sûr, n'aurait plus sa raison d'être. Et ne devons-nous pas travailler, justement, à le rendre inutile?

Mais quelle que soit l'attente de notre foi, nous devons reconnaître que nous vivons dans un monde complexe où la chrétienté s'époumone dans un vaste océan de religions, d'idéologies et d'incroyances. Que devons-nous faire? Entre les deux extrêmes, le prosélytisme tous azimuts et la coexistence passive, n'y a-t-il pas une troisième voie, qui consisterait à aider chaque homme, quel que soit son milieu naturel, à vivre en profonde conformité avec les exigences de sa foi ou avec la logique de ce qu'il estime être juste et nécessaire pour créer un monde plus fraternel?

Est-il chrétien? On l'encouragera à rendre sa foi militante. Est-il bouddhiste? On l'incitera à se rapprocher de son modèle de vie. Est-il incroyant ou a-t-il simplement un comportement matérialiste? On peut l'aider à trouver en lui-même ou à l'extérieur de lui-même des motivations altruistes et le désir d'élever l'humanité.

Si Dieu a pour la terre une intention de rapprochement des peuples et des croyances, ce n'est certainement pas en composant, les uns ou les autres, avec les commandements de nos religions que nous pouvons contribuer à servir ce dessein divin.

Une entreprise comme celle du Réarmement moral, nous l'avons évoqué, ne peut être menée à bien que si nous la considérons en évolution permanente. Je ne puis pas l'envisager aujourd'hui comme j'ai essayé de la pratiquer hier. Et cependant, il est souvent utile de nous en référer à ce qui, à l'origine, nous a saisis, les uns et les autres, lorsque le Réarmement moral a croisé pour la première fois notre chemin. Nous n'en avons peut-être pas appréhendé alors toute l'ampleur et la profondeur, mais nous avons eu l'intuition qu'il y avait là une réponse à nos aspirations et l'espoir d'un monde meilleur. Certains, pour ne pas avoir été fidèles à cette première perception ou pour n'en avoir retenu que les aspects superficiels, sont restés embourbés dans une vie médiocre.

Pour moi, mon impression initiale, à ce moment-là, alors que j'avais dix-huit ans, a été celle de découvrir... le doute. Pour la première fois, mon autosatisfaction a été troublée, au point que je me suis surpris à douter, pour la première fois, de l'existence de Dieu. Une exi-

gence nouvelle, que les circonstances ou mon propre aveuglement ne m'avaient pas permis de trouver dans mon entourage ou même dans l'activité que je menais au sein d'un groupe de jeunes paroissiens, m'a soudain frappé. On attendait de moi un don de ma personne, un renoncement à mes petites habitudes, que je n'avais pas imaginés possibles ou même nécessaires. Cette exigence mettait en pièces tout ce qu'il pouvait y avoir d'artificiel et de conformiste dans ma croyance héritée d'une solide tradition familiale. Le Dieu de mes dimanches matin, de mes observances confortables était-il le même que celui qui me demandait tout à coup de changer de cap et de dimension de vie? Qu'attendait-il de moi? Avec la perspective des années, je perçois trois sortes de réalités: un engagement total; une prise en charge du monde; une lutte pour l'âme des autres.

Un engagement total

Il fallait d'abord que l'aventure chrétienne gagne mon être tout entier: mes rapports familiaux, mon attitude devant le travail, mes relations avec l'autre sexe, ma conception de l'argent et des loisirs; qu'elle pénètre profondément le royaume de mes désirs, de mes ambitions, de mon orgueil, que tant d'entre nous, même parmi les chrétiens, parvenons à protéger des feux du projecteur divin; que je cesse de m'en tenir à mes propres limites humaines. Le Christ, m'a-t-on aidé à comprendre, habite l'espace qui sépare ce que nous pouvons faire de ce qui doit être fait; c'est d'ailleurs souvent là que nous avons le plus de chances de le trouver.

Une des caractéristiques de l'action entreprise par Frank Buchman est qu'elle repose, non sur le préalable d'une croyance, mais sur une «expérience». C'est pourquoi il s'adressait aux incroyants aussi bien qu'aux croyants, tous pouvant vivre une même aventure à partir de leurs points de départ différents. H.A. Walter, un des premiers témoins qui aient tenté de donner au courant d'idées lancé par Buchman une expression écrite, notait dans son livre *Soul Surgery* (Chirurgie de l'âme) — qui n'a jamais été traduit en français —: «La conversion est une façon de tomber amoureux... Avec la naissance de cette nouvelle affection, la religion a dit au revoir à la philosophie.» Et il ajoutait: «La religion commence quand on fait intérieurement l'expérience du Dieu que l'on discutait de l'extérieur.»

Cette «expérience» commence souvent par notre confrontation avec les critères d'honnêteté, de pureté, d'oubli de soi et d'amour, considérés dans leur absolu. Mais ce n'est là qu'un préliminaire. Le vrai travail s'amorce lorsque nous acceptons de substituer à notre volonté une autre volonté née de l'écoute de la voix intérieure et lorsque bascule l'axe fondamental de notre existence. On peut en effet n'avoir moralement rien à se reprocher et cependant ne rien révolutionner dans la société.

Le Réarmement moral, ce n'est pas une bonne manière de penser que l'on diffuse, mais une bonne façon de vivre qui est contagieuse. Curieusement, voilà une distinction que l'esprit latin a souvent du mal à

faire. Tant de gens pensent qu'en disant «bravo», ils contribuent à changer quelque chose dans le monde! C'est peut-être une habitude qu'ils ont contractée dans les stades de football où, en criant assez fort «Allez les verts», ils sont persuadés d'avoir envoyé une équipe en Coupe d'Europe.

Une prise en charge du monde

Le second volet de l'expérience proposée est une prise en charge du monde dans lequel nous vivons. Bardée de satellites de communication, la terre n'est plus qu'une petite demeure où tout se sait et où toute influence se fait sentir. Tel je suis, tel est mon pays, disait Frank Buchman. Je ne puis plus me contenter de vivre mon bonheur ou mon expérience à moi. Nous, simples citoyens, pouvons faire évoluer les peuples vers une forme de société plus juste. C'est notre affaire, aussi bien que celle des hommes d'Etat.

Pour moi, cette prise de conscience a été capitale. Dans l'Europe ravagée de 1946, j'ai tout d'un coup été envahi par ce sentiment extraordinaire qu'un jeune étudiant insignifiant comme moi pouvait participer de façon concrète et immédiate à la reconstruction et à la réconciliation des peuples. Perspective exaltante!

Qui sait? Le changement qui s'est opéré en moi ne serait-il pas justement de nature à inspirer un autre individu, un meneur d'hommes peut-être, à des milliers de kilomètres de distance? Cette prise en charge si caractéristique de l'action du Réarmement moral est illustrée aujourd'hui par ces équipes d'Irlandais, catholiques et protestants, qui vont apporter leur témoignage au Québec; ces noirs et ces blancs d'Afrique du Sud qui font de même en Irlande; ces dockers de Rio et de Melbourne allant rencontrer leurs camarades du port de Calcutta. Il est marqué aussi par l'action discrète, mais soutenue, menée, par exemple, face à l'imbroglie rhodésien, par des hommes qui se trouvent à New York, à Londres ou à Genève.

Cette «dimension idéologique» requiert de moi une disponibilité toute nouvelle. Savoir ouvrir mon foyer au monde, être prêt à quitter ma routine, mes obligations apparemment impérieuses, pour aller là où ma présence peut être utile. Plus facile à dire qu'à faire, les problèmes à résoudre sont nombreux, mais c'est ce qui permet à quelques centaines d'hommes et de femmes d'imprimer leur marque sur l'histoire.

La troisième réalité, je n'ai commencé à la comprendre que plus tard, et c'est d'ailleurs une notion plus difficile à saisir.

À partir du moment où nous avons commencé à marcher sur la voie d'un changement intérieur, ne pouvons-nous pas aider d'autres à faire la même expérience? Nous ne pouvons certes pas «changer» les autres, mais notre humble ténacité et notre amour authentique pour des personnes précises peuvent être utilisés par Dieu pour produire ce changement. C'est une notion que Buchman n'a nullement inventée, mais il en a fait le principe même de cette réaction en chaîne qui est absolument nécessaire si nous voulons une transformation de notre société. Nous aborderons ce sujet dans un prochain article.

Un journal pas comme les autres: Eléphant et souris

Année de l'enfant, conférence des familles à Caux... des titres qui évoquent aussitôt une question d'importance, et pas seulement lorsqu'il s'agit d'enfants: pour eux ou avec eux? Plutôt que d'ouvrir un débat théorique, prenons un exemple.

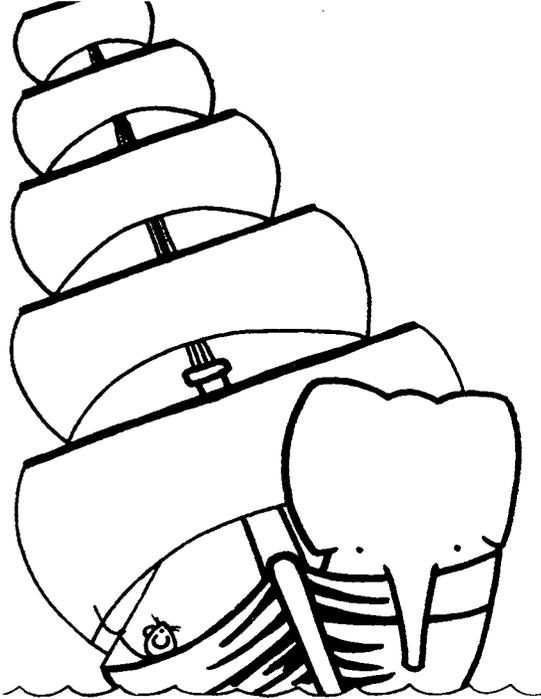
Il est un journal qui fête aujourd'hui son cinquantième numéro. Il n'a peut-être pas l'audience de *L'Express* ou de *Tintin*, mais il ne leur cède en rien pour l'originalité et l'apport philosophique. Derrière un titre inat-

tendu, *Eléphant et Souris*, se cachent des rédacteurs de tous âges et, parmi eux, M^{lle} Amie Zysset, de la charmante petite ville de Reconviilier, dans le Jura bernois.

Si vous interrogez Amie Zysset, elle répondra modestement qu'elle n'est, dans la rédaction, que *la souris*. D'accord, mais alors, comme sur le dessin qui ornait une fois la couverture, la souris qui fait pencher la barque!

Comment est né *Eléphant et Souris*? ai-je demandé à Amie Zysset.

Il y a une dizaine d'années, des enfants de Suisse, de France, de Scandinavie, avaient entendu parler de l'action du Réarmement



moral en Inde. Désireux d'y contribuer, ils avaient cherché tous les moyens de gagner de l'argent et l'avaient envoyé en Inde via Caux. Amie Zysset avait alors écrit des lettres circulaires pour les remercier, faire le lien et leur raconter comment ces sommes étaient utilisées.

Puis une jeune Indienne en séjour à Caux avait lancé l'idée d'un journal d'enfants. Pourquoi pas? Ce serait une suite logique à ces lettres. Ce serait le moyen pour des enfants de pays divers de faire connaissance, l'occasion aussi pour certains de parler de ces questions importantes qu'on ne sait pas toujours comment aborder, ni avec qui.

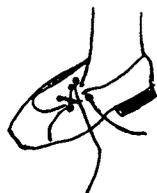
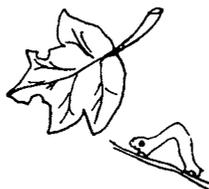
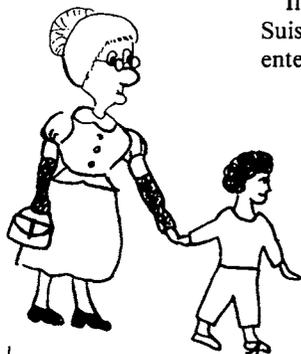
Un premier numéro fut donc photocopié avec les moyens du bord. Il posait la question aux enfants: voulez-vous un journal? Voulez-vous le faire vous-mêmes?

Les idées pour un titre affluèrent et celui-ci, *Eléphant et Souris*, fut retenu, car il symbolisait bien une idée pour tous, petits et grands, de petits et de grands pays.

« Mon équipe? Les enfants! »

L'affaire était lancée. Il n'y eut ni publicité, ni campagnes d'abonnements. Et pourtant, de dix-sept abonnés en 1969, *Eléphant et Souris* a passé aujourd'hui à quatre cent cinquante, dans quinze pays — de la Tchécoslovaquie à la Nouvelle Calédonie — avec une édition française et une allemande.

Comment expliquer ces chiffres éloquentes? Lorsqu'un enfant a une fois fait paraître dans le journal un article, une blague, une recette de cuisine, dit Amie Zysset, ou qu'il a passé un après-midi avec des copains à agraffer les quatre cent cinquante exemplaires, il s'y intéresse, il l'aime, c'est son journal.



J'ai 8 ans, j'aime ma grand-mère. Une grand-mère, c'est une femme qui n'a pas d'enfants à elle et qui, pour cette raison, aime les garçons et les filles des autres gens. Les grand-mères n'ont rien à faire; elles n'ont qu'à être là. Si elles nous emmènent en promenade, elles passent lentement devant les belles feuilles et les chenilles. Elles ne disent jamais: "Viens vite!" ou "Dépêche-toi, pour l'amour du ciel!"

Elles sont grosses, mais pas trop grosses pour lacer nos chaussures. Elles portent des lunettes et parfois elles peuvent nous enlever une dent!

Elles savent répondre aux questions - par exemple, pourquoi les chiens détestent les chats, et pourquoi Dieu n'est pas marié. Quand elles nous font la lecture, elles ne laissent jamais rien de côté, et ça ne leur fait rien si c'est toujours la même histoire.

Tout le monde devrait avoir une grand-mère, surtout ceux qui n'ont pas la télévision. Les grand-mères sont les seuls adultes à toujours avoir le temps.



Amie Zysset avec quelques-uns de ses jeunes collaborateurs...

» Par exemple, pour l'entretien sur l'injustice, j'étais avec des enfants de six à onze ans que je ne connaissais pas. Je leur ai raconté l'histoire d'un garçon qui avait été traité injustement par son entraîneur de football.

» Un des enfants a parlé alors d'une mésaventure similaire qui lui était arrivée il y a quatre ans et qu'il ressentait avec autant d'intensité que si elle datait de la veille. Puis chacun a dit ce qu'il aurait fait dans les mêmes circonstances. Des amorces de réponse venaient une fois de l'un, une fois de l'autre, au fur et à mesure qu'ils sortaient d'eux-mêmes, s'écoutaient et prenaient conscience qu'enfourer une rogne ne résout rien. Certains se sont souvenus qu'il leur était arrivé à eux-mêmes d'être injustes! Quand j'ai voulu mettre fin à l'entretien, ces enfants, qui étaient restés sans bouger pendant une heure et demie, en plein soleil, se sont exclamés: Oh! déjà?

» Si un adulte de leur entourage leur avait parlé de ces questions, ils n'auraient sans doute pas répondu, mais lorsqu'il s'agit d'un journal, il y a une chose d'à la fois sérieux et impersonnel, et les vérités sortent. On est au-delà de la curiosité. Les enfants d'ailleurs sont sensibles à l'idée que leur participation peut apporter de l'aide à d'autres.»

Moi aussi, je m'en voudrais de tirer une conclusion de mon interview d'Amie Zysset! J'aimerais mieux laisser l'enfant qui demeure en chaque lecteur de la *Tribune de Caux* continuer sa réflexion propre et tirer sa morale...

Jacqueline Pigué

Mais l'équipe de rédaction, qui est-ce?

« Mon équipe? Les enfants, répond Amie Zysset. Ce que je fais? A beaucoup de gens, je demande de faire un petit peu. Vingt-cinq personnes au moins participent à chaque numéro. Evidemment, cela me force à me déplacer, à rencontrer des écoliers, des familles, et à m'y prendre assez tôt!

» Mon atout le plus précieux, c'est tout ce que je ne sais pas. Je ne sais ni taper à la machine, ni traduire, ni dessiner: autant de choses que je ne sais pas, autant d'occasions d'associer une personne de plus! »

Les numéros se font au gré des lettres qui arrivent. Celles-ci mettent parfois à rude épreuve l'imagination des employés des PTT, car tous ne savent pas que les éléphants d'Hannibal ont un petit descendant dans les Alpes vaudoises, à Caux...

Baucoup des sujets réclamés par les enfants sont traités sous forme de colloques. Des groupes d'enfants très divers se sont exprimés ainsi sur la peur, l'injustice, la famille, les amis, le vol ou l'avenir.

Pas de point final

La qualité rare de ces «dossiers» publiés par *Eléphant et Souris*, c'est qu'ils vont en profondeur sans finir par une phrase de conclusion bien pensante, qui mettrait un point final au débat. Personne ne tire la morale pour les autres.

« Non, précise Amie Zysset, je ne cherche pas à obtenir un résultat. Mais chacune de ces interviews a ouvert l'esprit des uns ou des autres à une réflexion et à des idées neuves auxquelles ils continueront à penser, seuls, entre camarades, en famille.

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle publiée par le Réarmement moral. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme. L'actualité vue dans cette perspective.

Responsable de la publication: Jean-Jacques Odier. **Rédaction et réalisation:** Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Dickinson-Guisan, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Philippe Schweisguth, Evelyn Seydoux.

Administration et diffusion: Rose Algrain, Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Hélène Golay, Marcel Seydoux. **Société éditrice:** Editions, théâtre et films de Caux S.A. **Imprimerie:** Corbaz S.A., Montreux.

Suisse: Case postale 3, 1211 Genève 20. Tél. (022) 33 09 20

France: 68, bd Flandrin, 75116 Paris. Tél. (1) 727 12-64

Reproduction des articles autorisée avec mention d'origine.

Centre international de conférences:
1824 Caux-sur-Montreux, Suisse.
Tél. (021) 61 42 41.

ABONNEMENTS ANNUELS

(12 numéros)

France: FF 50. Suisse: Fr. s.: 24.—. Belgique: FB 380. Canada: \$ 12.—. Autres pays par voie normale: FF 55 ou Fr. s. 30.—. Pays d'outre-mer, par avion: FF 65 ou Fr. s. 32.—.

Prix spécial étudiants, lycéens:
FF 25.—; Fr. s. 15.—; FB 200.

Verser le montant de l'abonnement:

France: à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

Suisse: à la Tribune de Caux, CCP 10 - 253 66, Lausanne.

Belgique: au Réarmement moral, 297, rue Salzennes-les-Moulins, 5000 Namur, CCP 000-057 81 60-40 — Bruxelles (avec la mention «abonnement Tribune de Caux»).

Canada: par chèque bancaire au nom de «Tribune de Caux», 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique: par mandat de 3250 francs CFA (abonnement avion) ou 2750 francs (par voie maritime) à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 PARIS), CCP 32 726 49, La Source, France.

Autour du monde avec le Réarmement moral

Des dirigeants politiques australiens ont animé la conférence de Perth

C'est sur les rives de l'océan Indien — en Afrique australe, en Iran, en Indochine — que semblent se dérouler les événements les plus alarmants de ce début d'année 1979. C'est au bord de ce même océan, dans la ville de Perth, en Australie occidentale, qu'eut lieu en janvier une rencontre du Réarmement moral placée sous le thème: «L'homme peut changer — c'est là qu'est l'avenir.»

Dénonçant la propension de chacun à sous-estimer la portée des événements positifs qui se produisent autour de nous — comme par exemple la restauration de la démocratie en Inde, en Grèce et au Portugal ou les aspirations nouvelles qui se manifestent en Chine — un des organisateurs de la rencontre, l'ancien ministre Kim Beazley, devait préciser d'emblée que cette rencontre avait pour but d'amener chacun à «trouver une raison de vivre qui le rende responsable des besoins des autres».

Au rythme du didgeridou

Alors que la ville de Perth célèbre cette année le cent cinquantième anniversaire de l'établissement de la première colonie euro-

péenne sur les berges de la rivière Swan, les participants à la rencontre du Réarmement moral ont tenu à attacher une importance plus grande encore au fait que les premiers habitants de l'Australie sont les Aborigènes et que ceux-ci estiment aujourd'hui avoir été spoliés de leurs terres par cette colonisation. Ce qui n'a pas empêché un des dirigeants aborigènes les plus respectés de la région, Ken Colbung, ancien de la tribu Bibelmun, d'accueillir les participants selon les rites traditionnels de son peuple.

La cérémonie, rythmée par la musique lancinante du *didgeridou*, se déroula sous les eucalyptus, devant le bâtiment de l'université où se déroulait la rencontre. Le chef Bibelmun commença par jeter son javelot au loin, en signe de paix et de bienvenue aux représentants étrangers et Aborigènes des tribus de l'Est. Puis ses camarades et lui-même donnèrent l'accolade à chaque délégué, et, à l'aide d'un rameau d'eucalyptus, leur firent le signe de santé, de force et bonheur.

En réponse, un dirigeant maori de Nouvelle-Zélande et un homme politique de Papouasie-Nouvelle-Guinée exprimèrent dans leur propre langue leur reconnaissance pour cet accueil.

Parmi les personnalités venues prendre la parole se trouvait M. A. Grassby, président de la Commission fédérale pour les relations inter-communautaires et ancien ministre de l'Immigration. Profitant de sa présence à Perth, un groupe de squatters aborigènes étaient venus lui présenter leurs doléances. «Il est immoral de condamner l'apartheid pratiqué par le gouvernement d'Afrique du Sud tant que nous sommes aussi nombreux, en Australie, à pratiquer l'apartheid à titre individuel, a déclaré M. Grassby. Le terme d'Australien ne devrait pas évoquer un groupe ethnique, mais un idéal, un mode de vie, un ensemble d'objectifs commun à des peuples extrêmement divers, mais qui tiennent à vivre côte à côte dans l'unité, la justice et l'harmonie.»

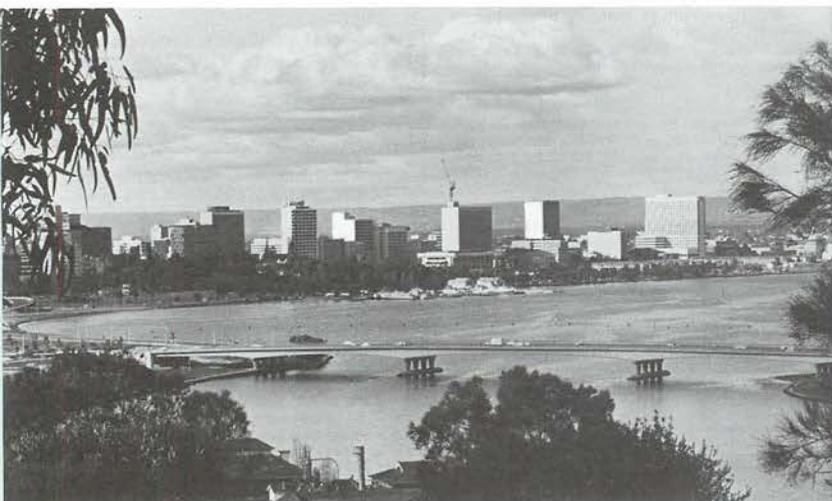
Ministres et députés

Près d'une douzaine de personnalités politiques (députés de la majorité et de l'opposition, ministres et anciens ministres) étaient venues participer à la rencontre. Parmi eux, le benjamin du gouvernement fédéral de Canberra, M. Frederik Chaney, ministre des Affaires aborigènes. «Je crois à votre thème: les hommes peuvent changer, déclara-t-il. Il a été dit des milliers de fois que l'on ne peut pas légiférer les attitudes humaines. Mais la législation façonne le cadre dans lequel les attitudes sont fixées et nous protège des comportements dangereux que nous pouvons avoir les uns envers les autres.»

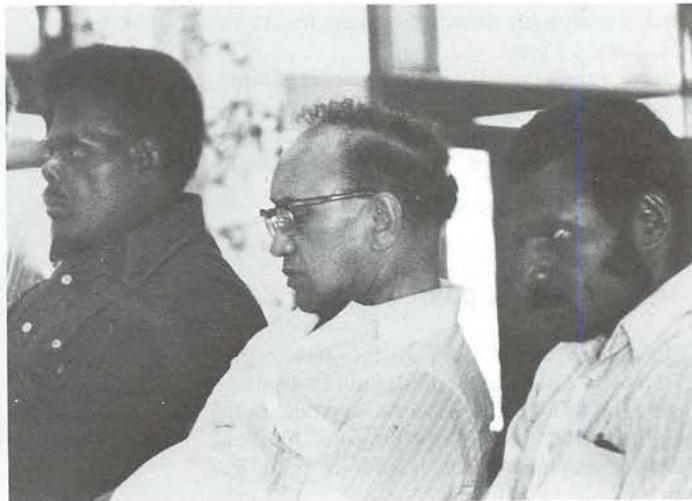
C'est le père du jeune ministre, lui-même maire de la ville de Perth, qui avait prononcé l'allocution d'ouverture de la conférence, disant son respect pour le Réarmement moral, «qui vise à changer la vie et la façon de voir des hommes et des nations».

Seul parlementaire d'origine aborigène, le sénateur Neville Bonner avait fait un voyage de

Perth, capitale de l'Australie occidentale.



Participants papous (à dr. et à g.) et maori (au centre).





M. Frederik Chaney, ministre fédéral des Affaires aborigènes.

5000 kilomètres pour venir, avec son épouse, assister à la rencontre. Il évoqua dans son intervention le sort de ceux de sa race à qui l'on avait répété, bien trop souvent selon lui, qu'ils devaient être responsables. «Nous avons été responsables durant quarante mille ans, précisa-t-il, jusqu'au jour où, en 1788, on nous a empêchés de l'être. C'est à vous, les conquérants, qu'il revient de nous aider à nous relever, pour que nous puissions travailler au coude à coude avec vous et faire de l'Australie une des grandes nations du monde.»

Très importante pour les aborigènes («ce fut un moment historique»), devait commenter

l'un d'eux), la grande franchise qui a marqué les échanges, publics ou en petits groupes, venait de ce que chacun s'était mis à l'écoute de l'autre et de sa propre conscience. Ceci était valable non seulement lorsque furent abordées les questions raciales, mais aussi dans les groupes où furent discutés les problèmes d'éducation, de santé, de relations sociales dans l'entreprise, etc.

Parmi les récits d'expériences vécues qui firent le plus réfléchir les participants, notons celui d'un ménage métis de la province du Cap, en Afrique du Sud, M. et M^{me} Gordon. Ils racontèrent les luttes qu'ils avaient menées et mènent encore pour abattre les barrières entre les communautés, comparant leur rôle à celui d'amortisseurs dans les confrontations interraciales qui se produisent constamment dans leur pays. Témoignage qui provoqua aussitôt une intervention d'un émigré d'origine hollandaise qui avait passé vingt ans en Afrique du Sud: «Le développement séparé, a-t-il affirmé, cela veut dire que chaque groupe peut vivre comme si l'autre n'existait pas. Durant mon séjour en Afrique du Sud, j'ai approuvé cette politique en m'appuyant sur des arguments relevant de la raison. J'aimerais présenter mes excuses, car j'ai contribué par là aux souffrances de ceux qui n'ont pas la peau blanche en Afrique du Sud.»

Dernier orateur de cette rencontre, qui a duré une semaine, le dirigeant aborigène Ken Colbung devait conclure en ces termes: «Ce que nous avons entendu ici est logique. Pour beaucoup d'entre vous, c'est le message du Christ. Vous allez élever les cœurs et les consciences. Le Réarmement moral interpelle les gens directement et leur dit: eh bien! qu'allez-vous faire maintenant?»

C. Mayor

Rajmohan Gandhi et une équipe internationale sillonnent Sri Lanka

M. et M^{me} Rajmohan Gandhi étaient les hôtes du premier ministre de Sri Lanka, M. Premadasa, du 8 au 23 janvier. Pendant leur séjour, accompagnés d'une équipe internationale du Réarmement moral, ils ont visité l'ancienne capitale, Kandy, où ils se sont adressés à des étudiants de l'université de Peradenya. Cette université a joué un rôle important dans les émeutes de 1971 qui se sont terminées avec l'emprisonnement de 20000 jeunes.

A Jaffna, bastion de la minorité tamoule, le groupe itinérant a été reçu par plusieurs députés séparatistes et par le chef de l'opposition. Il a eu également l'occasion de prendre la parole devant les élèves de sept écoles. Dans la même ville, au cours d'une réunion publique, M^{lle} Rohini de Mel, issue d'une famille dirigeante cinghalaise, a exprimé le souhait que la popu-

lation entière de l'île «connaisse la joie d'être un seul peuple comme autrefois». Une femme tamoule l'en a remerciée avec émotion.

A leur retour à Colombo, les membres de l'équipe internationale ont participé à un séminaire inauguré par le premier ministre sur le thème: «L'avenir de la démocratie en Asie». Dans son discours, le premier ministre a souligné que «la démocratie n'est pas seulement une forme de gouvernement. C'est une manière de vivre basée sur le précepte *aime ton prochain*». Grâce à la générosité des différents hôtes locaux, le coût de toute l'opération, transports, logement, nourriture, pour 18 personnes pendant 15 jours, a été de 9000 roupies srilankaises, c'est-à-dire un peu plus de 1000 francs suisses.

A Genève, la Tribune de Caux dialogue avec ses lecteurs

Venues de la région genevoise, du canton de Vaud et des communes françaises voisines, une soixantaine de personnes, parmi lesquelles se trouvaient des élus locaux et des représentants de la Genève internationale, se sont retrouvées le 17 février au centre international de la place des Nations, où se trouvent les bureaux du Réarmement moral, pour un échange de vues consacré à la *Tribune de Caux* et à sa tâche dans le monde francophone.

Ce fut l'occasion, pour l'équipe de rédaction et ses interlocuteurs, de procéder à un tour d'horizon sur la situation de notre mensuel et de poursuivre le dialogue engagé par le questionnaire qui avait été adressé à tous nos lecteurs et qui a connu un grand succès (*Tribune de Caux*, N° 88).

«Notre société occidentale, faute de valeurs morales sûres, est en train de s'effilocheur de toutes parts, a notamment déclaré M. Paul-Emile Dentan, collaborateur de la *Tribune de Caux*, qui est également membre du Conseil municipal de Genève. Il y a une campagne à mener, non pas en vue d'un quelconque intégrisme moral, mais pour construire la société sur ces valeurs. La *Tribune de Caux*, de même qu'elle a contribué à faire connaître Caux en Suisse et au-delà, se doit de participer à cette campagne.»

Frida Nef présente à Paris son livre «Un sens à la vie»

Frida Nef, l'auteur du livre *Un sens à la vie**, était l'invitée d'honneur d'une réception donnée le samedi 17 février à la maison du Réarmement moral à Boulogne-Billancourt, au profit du financement du centre de conférences de Caux. Une mère de famille de la région parisienne, M^{me} Quétin, avait pris l'initiative de ce thé-causerie. La simplicité et la profondeur du témoignage de Frida Nef ont particulièrement marqué la centaine de personnes qui l'ont écoutée et qui ont été nombreuses à acheter son livre, dont la deuxième édition est en cours d'impression.

*Récemment paru aux Editions de Caux. 30 francs français, 12 francs suisses. Disponible à nos adresses.

Militants syndicaux britanniques à l'offensive

Un groupe de syndicalistes britanniques, désireux de mobiliser les esprits pour guérir les causes profondes de la crise entre les syndicats et le gouvernement, diffusent dans les usines, les mines, les instituts de formations techniques, les administrations, notamment les services de la Santé, un documentaire et une brochure. Le film montre des hommes qui, dans leurs entreprises, sont parvenus à rétablir la confiance en renonçant à leurs égoïsmes sectoriels et en cherchant des solutions équitables.

Ces mêmes syndicalistes viennent de publier une affiche que'ils distribuent par milliers d'exemplaires: «Non au *chacun pour soi*, oui à la solidarité qui créera un avenir meilleur.» Leur but est d'amener une délégation aux conférences du Réarmement moral à Caux, l'été prochain.

Dix mois à Caux, pourquoi?

Par Claude Bourdin



Le monde agricole dans son ensemble peut-il résoudre le problème de la faim dans le monde? Je crois que oui et le cheminement de ces derniers mois a fait mûrir en moi la conviction de travailler à ce but.

D'origine rurale, élevé dans une famille chrétienne, je me suis orienté vers des études d'agriculture. En 1971, un jeune m'a intéressé par ses expériences: donnant tout son temps au Réarmement moral, sans salaire, il montrait que sa confiance en Dieu pour subvenir à ses besoins financiers n'était pas vaine. La foi avait-elle quelque chose à voir avec des questions aussi concrètes que celle de l'argent? Cela élargissait ma réflexion et la façon dont je liais vie et foi.

Les idées découvertes dans les publications du Réarmement moral, véritable dynamique de la réconciliation, m'ont aidé dans des situations de conflits, en particulier avec mes parents. Venu à Caux, j'ai fait moi-même quelques expériences: remettre en ordre une fraude fiscale, être honnête sur mon attitude avec le directeur de l'organisation agricole où je travaillais comme conseiller de gestion. J'ai senti de plus en plus que le Réarmement moral répondait à une aspiration profonde: donner un sens plus complet et plus satisfaisant à ma vie. Je comprenais soudain toute l'exigence de la phrase: «Que ta volonté soit faite»; je comprenais que Dieu m'appelait à plus que je ne vivais, et cela je voulais le découvrir.

C'est pour poursuivre cette réflexion que, durant l'été 1977, j'ai décidé de me libérer de mon travail pour une année. Ces douze mois ont été très enrichissants, grâce à la vie d'équipe et à ses exigences, grâce aussi à la pratique de l'écoute quotidienne de la voix de

Dieu, de la confrontation de ma vie avec les critères absolus d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour. La découverte des besoins du monde (notamment à la faveur d'un voyage en Inde) et la volonté de rechercher et d'accepter le plan divin pour ma vie m'ont incité, en septembre 1978, à décider de prolonger cette expérience.

Je voulais en effet participer au programme qui venait d'être lancé à Caux: «Vivre le changement — Dix mois d'ouverture au monde.» J'en attendais l'occasion de mieux définir la spécificité de ma vocation.

Le schéma ci-dessous indique la structure des dix mois, répartis le long de la ligne centrale.

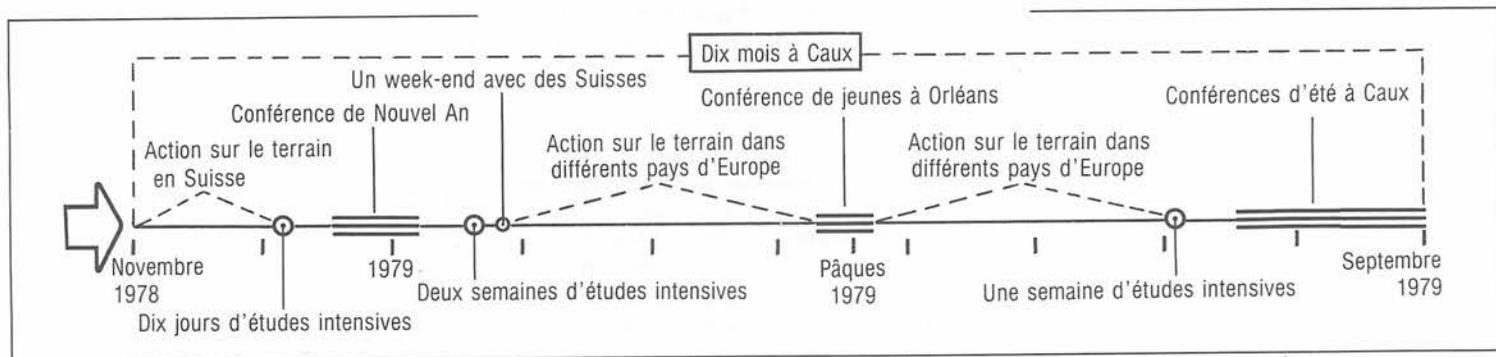
Après les quatre premiers mois, nous pouvons dégager différents aspects intéressants de la façon dont s'est déroulé ce programme. Il a rassemblé, depuis le début ou seulement pour une durée partielle, 22 jeunes venant de 13 pays, ce qui a permis une ouverture exceptionnelle sur d'autres parties du monde. Le contact avec trois jeunes d'Afrique du Sud, qui affrontent une situation grave dans leur pays, m'a aidé à mieux comprendre cette situation et à mieux saisir le niveau d'engagement et de don nécessaires pour apporter de vraies solutions. Un de ces jeunes disait: «Moi qui viens d'Afrique du Sud, où font rage les conflits raciaux, j'ai trouvé que le thème retenu — comment changer des vies, comment vivre en équipe — était tout à fait adapté à la situation dans laquelle je me trouve. Avec une équipe, je pourrais travailler à la réconciliation entre blancs et noirs et être beaucoup plus efficace. J'ai trouvé ici les munitions qui m'aideront dans ce combat.»

Les échanges, l'apprentissage de la vie d'équipe, la participation aux tâches pratiques du centre de Caux sont aussi formateurs. Pour un jeune Allemand, ce côté pratique des choses a entraîné une véritable remise en question. «Suis-je prêt à servir, à donner toute ma vie pour les autres, quelles que soient les circonstances, s'est-il demandé? Moi qui voulais devenir un grand révolutionnaire capable de se suffire à lui-même, je vois maintenant que cela n'est pas assez, qu'il me faut accepter une nouvelle qualité de vie.»

Les périodes d'études intensives avaient pour but d'aider chacun de nous à avancer personnellement dans la découverte et l'acceptation de son appel. J'ai pris conscience de ma peur et de mon refus de faire totalement confiance en Dieu dans les moindres détails de ma vie (travail, argent, mariage, sécurité...). Sentant pourtant que c'était ce à quoi j'étais appelé, j'ai décidé de mettre tout le reste de ma vie à Son service, dans le travail du Réarmement moral. Cette décision a ramené la paix en moi et constitue une base solide pour l'avenir.

Il est difficile de donner une idée complète des découvertes et des expériences faites par les participants, des décisions qu'ils ont prises. Une meilleure connaissance de nous-mêmes, de nos limites et de nos faiblesses, ainsi qu'une vraie disponibilité aux autres et au monde rendront nos vies plus satisfaisantes et créeront un espoir pour la société.

Dix mois à Caux, c'est une expérience qu'il vaut la peine de faire!



Pauvreté, richesse des peuples

Le livre d'un dirigeant du tiers monde

C'est un livre important qu'a signé Albert Tévoédjrè, cet Africain du Bénin (autrefois Dahomey) qui, après avoir exercé de hautes fonctions au B.I.T., en dirige maintenant l'Institut international d'études sociales¹. Important par l'originalité de la réflexion de son auteur, qui se manifeste dans un titre quelque peu provocateur : comment, demandera-t-on, la pauvreté peut-elle donc être aussi richesse ?

En fait, l'inspiration de M. Tévoédjrè est celle du chrétien et c'est au Père Gratry qu'il se réfère, à celui qui écrivait dans *Les Sources* : « La pauvreté n'est ni la misère ni l'indigence. C'est la vie quotidienne conquise par le travail. C'est une chose sacrée qu'il faut respecter, estimer et rechercher. »

Or, que se passe-t-il aujourd'hui en Afrique noire ? Selon l'auteur, le modèle occidental de richesse, avec toutes ses contradictions, sources de conflits, y est devenu synonyme de développement ; les résultats en sont effroyables. M. Tévoédjrè les dénonce avec la franchise que seul peut avoir un homme de là-bas.

Ce sont par exemple « les trois V » — villa, voiture, virement — devenus les signes extérieurs de la personne « arrivée ». C'est le fossé qui se creuse inmanquablement entre gouvernants et gouvernés. L'auteur note à ce sujet, non sans humour, que quand les femmes des ministres ne vont plus elles-mêmes au marché, elles ne peuvent relayer à leur mari les nouvelles de ce que les gens pensent !

C'est encore le fait que les prémices de la pensée économique qui guide la politique des pays sont posés ailleurs, quel que soit cet ailleurs. C'est enfin la disparition de toute culture authentique et l'aliénation. M. Tévoédjrè se réfère à l'exemple du Japon pour montrer qu'il est au contraire parfaitement possible de concilier culture traditionnelle et vitalité économique.

En passant, M. Tévoédjrè s'interroge sur les motivations réelles de gens qui partent « en coopération » pour s'éloigner de problèmes personnels, conjugaux ou familiaux. Certains de ces coopérants, paraît-il, animeraient avec succès « le marché grouillant des désordres sexuels les plus inédits dans nos sociétés ».

Si Albert Tévoédjrè s'élève contre cet état de choses, c'est qu'il est convaincu qu'il pourrait en être autrement.

D'abord, il a confiance dans l'ingéniosité

des Africains. Il relève la multitude des petits métiers qui font partie de la vie quotidienne d'une ville africaine, les innombrables échoppes d'artisans et les marchands ambulants qui forment un réseau très souple et diversifié dont la valeur devrait être mieux reconnue. Ces petites entreprises permettent de faire des économies substantielles et elles sont taillées sur mesure par des pauvres pour les pauvres. Selon l'auteur, ce secteur assure des moyens d'existence à une large proportion de la population citadine : 24 à 30 % de l'emploi total dans les villes du Kenya, plus de 30 % à Abidjan !

Albert Tévoédjrè est partisan d'une technologie appropriée lorsqu'on parle de développement industriel planifié et à long terme. Les emplois qui nécessitent un investissement de 50000 dollars par poste de travail lui paraissent absurdes face aux besoins des peuples. La pensée de Schumacher l'a évidemment intéressé.

Les femmes, selon lui, doivent être associées et participer au développement d'un pays, à témoin cette remarque entendue au Niger : « La femme doit être derrière l'homme, mais elle ne doit pas être trop loin ! »

Mais, face au défi que posent les besoins pressants des populations, c'est l'attitude plus

fondamentale des gouvernants et gouvernés que M. Tévoédjrè voudrait voir changer. Il aimerait voir les Africains se fier davantage « au gyroscope de leurs propres principes orienté de l'intérieur, plutôt qu'à leur écran radar, adoptant d'autres orientations et changeant constamment de route pour se conformer aux goûts, aux opinions, aux valeurs de ceux qu'ils entendent imiter ».

Il préconise l'option de la pauvreté pratiquée et diffusée au niveau des dirigeants par des hommes honnêtes et responsables qui, selon lui, auraient un immense pouvoir de régénération de la société. A cet égard, le petit Etat de Papouasie-Nouvelle-Guinée l'intéresse ; il trouve qu'il a montré récemment un exemple de probité en refusant que des ambassades s'installent sur son territoire en raison des frais trop élevés que cela aurait entraînés pour l'instant dans le pays.

Enfin, M. Tévoédjrè est convaincu que l'Afrique doit placer en tête de ses priorités « la construction consciente d'une société fondée sur des objectifs voulus ou acceptés par tous », au premier rang desquels il place la satisfaction des besoins immédiats et un partage solidaire toujours amélioré.

C'est finalement Denis de Rougemont qui lui inspire sa conclusion. L'auteur de *L'Avenir est notre affaire*, n'a-t-il pas écrit : « Si vous voulez changer l'avenir, changez vous-même ! » Cela correspond bien à la pensée de M. Tévoédjrè, pour qui « on ne développe pas, on se développe ».

D.M.

¹La Pauvreté, richesse des peuples, d'Albert Tévoédjrè, Editions Economie et humanisme, Paris.

Lorraine (fin)

D'aucuns se demandent si toute cette agitation portera ses fruits ; telle centrale syndicale, face à la grève du 16 février, ne se sent pas le cœur de donner des consignes car « les travailleurs de Thionville (touchés il y a dix-huit mois par la fermeture d'installations à USINOR) ont déjà payé leur tribut », et elle laisse à chacun le soin de décider en conscience. En même temps, un responsable syndical souligne que « la colère doit s'exprimer, mais pas de n'importe quelle façon. Il faut éviter la violence physique, car cela peut se retourner contre les intérêts qu'il s'agit de défendre ».

Quelle va être la clef pour l'avenir ? De nombreux Lorrains sentent qu'il faut dépasser les clivages habituels de la politique et des générations pour créer l'esprit de confiance nécessaire à tout développement d'activité. Il faut quelques hommes de courage, me disait un militant ouvrier. Une équipe d'hommes de la région peut agir

efficacement, dit un directeur d'usine. L'agriculture peut créer des emplois, souligne un responsable agricole, qui précise, en passant, que le monde rural lorrain a perdu 20000 exploitants agricoles en quinze ans sans que soient soulevées les passions régionales ou nationales et ceux-ci se retrouvent peut-être aujourd'hui dans les rangs des chômeurs de la sidérurgie.

La conclusion de la Commission parlementaire venue enquêter sur place exprime « la volonté d'aller vite compte tenu de l'urgence d'un certain nombre de problèmes ». Le dialogue établi à cette occasion n'aurait-il pas été d'autant plus intéressant s'il avait eu lieu avant l'élaboration du plan acier ? demande un syndicaliste. Ne sommes-nous pas à court d'idées ? se demande un travailleur. Dialogue, idées, volonté et courage sont peut-être les attitudes qui émergeront dans les prochaines semaines et qui tourneront la clef pour l'avenir.

C. Danguy.

L'attrait irrésistible du dollar.



Jadis, beaucoup d'Européens allaient en Amérique pour gagner un maximum d'argent en un minimum de temps. Aujourd'hui, on y va pour obtenir le maximum d'un minimum d'argent.

En effet, grâce au cours du dollar, les Etats-Unis sont actuellement le pays où l'on peut le plus avantageusement valoriser son argent en le dépensant. Pour un bourbon on the rocks, par exemple, qui vous coûtera moins que n'importe où en Europe. Ou pour des séjours d'hôtel, des représentations théâtrales, des taxis, des voitures de location, des repas, des jeans, des disques et la plupart des innombrables choses qui appartiennent au «way of life» américain.

Si donc vous désirez vous rendre en vacances (ou même pour affaires) dans ce pays dont les mille possibilités n'ont encore jamais été aussi abordables, voilà qui vous intéressera: Swissair se rend 13 fois par semaine à New York par Boeing 747, tous les jours par DC-10 à Boston et à Chicago, et – en collaboration avec Air Canada – tous les jours à Montréal, 8 fois par semaine à Toronto. Et si vous ne savez pas encore très bien comment organiser vos vacances en Amé-

rique, apprenez que Swissair tient à votre disposition tout un catalogue d'arrangements forfaitaires avantageux. De quoi satisfaire largement votre soif de voyages aux Etats-Unis et au Canada.

Swissair ou votre agence de voyages IATA se fera un plaisir de vous fournir de plus amples renseignements.

Veillez m'envoyer votre prospectus détaillé sur les voyages forfaitaires à destination des Etats-Unis et du Canada.

Nom: _____

Prénom: _____

Adresse: _____

NP/Localité: _____

(A expédier à: Swissair SGVP, Gare de Cornavin, 1211 Genève 2)

swissair